



**HAL**  
open science

**Julie Barrau Bible, lettres et politique. L'Écriture au service des hommes à l'époque de Thomas Becket (Paris, Classiques Garnier, 2013)**

Amélie De las heras

► **To cite this version:**

Amélie De las heras. Julie Barrau Bible, lettres et politique. L'Écriture au service des hommes à l'époque de Thomas Becket (Paris, Classiques Garnier, 2013). *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2015, pp.756-759. halshs-01796624

**HAL Id: halshs-01796624**

**<https://shs.hal.science/halshs-01796624>**

Submitted on 21 May 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Julie Barrau**

*Bible, lettres et politique. L'Écriture au service des hommes à l'époque de Thomas Becket*  
Paris, Classiques Garnier, 2013, 573 p.

Dans la société médiévale occidentale telle qu'on l'entend, c'est-à-dire ordonnée prioritairement par le fait religieux, conférer la plus haute autorité à la Bible n'est pas un donné inconditionnel. La thèse de Julie Barrau explique une partie de ce contraste dans le cadre de l'effervescence du XII<sup>e</sup> siècle. Certes, elle souligne avant tout l'importance de l'autorité accordée aux Écritures lorsque celles-ci sont mobilisées dans des textes non spécifiquement religieux, en l'espèce au sein des âpres échanges épistolaires (plus de 800 lettres) engendrés par l'affaire politico-juridique qui opposa l'archevêque Thomas Becket au roi Henri II Plantagenêt. Le camp Becket convoqua abondamment le texte sacré pour renforcer tant sa cohésion que l'efficacité de son argumentation : dans les débats politiques ou juridiques, la Bible est une arme sous leur plume. Mais en examinant l'usage des Écritures dans le corps référentiel de ces échanges, l'étude met finalement en relief une autre réalité : sans linéarité mais avec une tendance nette, les sphères royales et savantes ordonnent et norment si bien le champ des autorités dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle qu'elles en viennent de fait à affaiblir l'effet d'une convocation scripturaire.

Il faut souligner le plaisir réel avec lequel on se plonge dans cette enquête rendue dans un style faisant honneur à sa matière rhétorique et fondée sur une démonstration finement ciselée. J. Barrau en consolide chaque étape grâce à des mises au point historiographiques denses mais précises. Ces synthèses ne visent pas uniquement l'information érudite d'un lecteur peu familier avec la matière, elles arpentent rigoureusement l'espace des possibles dans lequel évoluent les auteurs convoqués (tels Thomas Becket, Jean de Salisbury ou Gilbert Foliot). Elles légitiment ainsi l'interprétation selon laquelle les phénomènes épistolaires adossés à la Bible ne relèvent pas seulement de traditions ou de prescriptions mais aussi de choix, de stratégies pensées qui demandent à être explicitées. Dans une longue introduction, l'auteure détaille à cette fin la culture biblique des clercs qui s'affrontent ou se soutiennent par lettres interposées dans les années 1160. À l'aide de dossiers épistolaires hors-champ prenant la valeur de corpus-témoins, tel celui de Pierre de Celle, elle montre que la pratique scripturaire n'est pas uniquement façonnée par le milieu d'instruction biblique d'un auteur, qu'il soit urbain ou monastique.

J. Barrau peut ainsi analyser dans la première partie de l'ouvrage les modes de convocation des écritures saintes dans la matière épistolaire et leurs enjeux, sans préjugé. Ces modes sont détaillés dans leur variété, du *verbatim* au réécrit, du littéral au référentiel ; il y a lieu de saluer notamment l'identification des « halos » (p. 112), constellations d'occurrences cherchant à évoquer chez le lecteur des mots bibliques voisins, épaississant par intertextualité le discours explicite. Des profils bibliques sont dressés suivant l'abondance ou la rareté des effets scripturaires, particulièrement notables dans le clan Becket. L'objectif de ces clercs ne relève pas d'une simple ornementation stylistique et encore moins du souci d'obéir à l'*ars dictaminis* émergent, l'auteur démontrant que celui-ci structure peu l'écriture dans ce corpus. Les recours aux Écritures sont travaillés en fonction de la capacité du destinataire à les reconnaître et à en apprécier l'éventuelle virtuosité. Ils peuvent même viser à créer des effets de connivence, y compris par un humour sous-jacent. En outre, lorsqu'ils prennent place au sein de l'« écriture d'une conviction » (p. 23-24), leur présence peut créer la trame d'un deuxième niveau de lecture, exégétique. Enfin, dans les lettres du clan Becket et particulièrement dans les toutes dernières années du conflit, l'ensemble des usages scripturaires est souvent utilisé à des fins politiques, pour dénoncer la position royale et la trahison statutaire de certains clercs.

La maîtrise des Écritures confère en somme un « pouvoir d'*auctoritas* » (p. 340) aux yeux de l'archevêque et de ses soutiens ; tous les acteurs ecclésiastiques n'en usent cependant pas de la même manière dans cette affaire aux enjeux juridiques complexes. La deuxième partie traite la question des concurrences entre les autorités de la Bible et des sources juridiques qui circulent alors. À rebours du courant historiographique actuel, J. Barrau réduit quelque peu le rôle joué dans ce conflit par le développement du droit canon, tant il s'avère que le camp Becket privilégie l'argument biblique dans sa stratégie de défense sur le terrain juridique.

Une critique plus fournie sur l'histoire des collections épistolaires utilisées (l'auteur renvoie sobrement à un débat sur le sujet) aurait permis d'explicitier la valeur des témoignages rassemblés et par conséquent, de convaincre pleinement au sujet de la disparité des profils bibliques et des stratégies qui en ressortent – conviction déjà modérée par le relevé inévitablement non exhaustif des citations et allusions bibliques, faute d'un développement suffisant des outils numériques. On

peut parfois également questionner la pertinence de voir dans quelques mots une citation biblique plutôt qu'un effet de l'impensée imprégnation du latin des auteurs par le texte sacré (voir p. 133 par exemple). Mais ces situations sont rares et les études de cas emportent largement l'adhésion du lecteur, si bien que les nombreuses suggestions et conclusions qu'en tire l'auteure méritent l'attention.

En ce qui concerne l'affaire Becket et ses protagonistes, l'on peut retenir que l'hypothèse courante selon laquelle l'archevêque aurait été relativement peu versé dans l'interprétation des Écritures avant son exil trouve ici un argument décisif. Dans les lettres qu'Herbert de Bosham et Jean de Salisbury lui envoient au début des années 1160, ils l'enjoignent à renforcer ses connaissances exégétiques et ils citent la Bible avec le même sens didactique que celui qu'ils déploient lorsqu'ils s'adressent à un laïc. Résultante ou fruit du travail des secrétaires, nombre de lettres de Thomas Becket manifestent par la suite une grande culture biblique. J. Barrau, à l'encontre de ce qui est admis depuis les travaux de Charles et Anne Duggan, montre de façon saisissante que ces citations bibliques ne sont pas tant extraites du *Décret* de Gratien que de traités, de commentaires, de florilèges voire directement de la Bible. Elle incite en outre à réviser la chronologie fine de la circulation effective du *Décret*, repoussant aux années 1170-1180 la période à laquelle l'œuvre s'impose comme cadre référentiel majeur pour le droit canonique. Dans les années 1160, ce cadre est encore suffisamment mouvant pour que l'évêque Gilbert Foliot, qui recourt si peu par ailleurs à la Bible dans ses lettres, statue sur une affaire juridique en s'appuyant sur des arguments scripturaires. L'imprécision des autorités majeures dans le champ du juridique explique aussi en partie la difficulté de chaque camp à faire valoir incontestablement son bon droit et, par conséquent, la radicalisation du conflit dans les dernières années. L'auteure y pointe le rôle de Jean de Salisbury, lui qui tisse dans ses lettres de nombreux effets scripturaires exposant une position moins modérée que celle que les historiens lui ont prêtée, en identifiant sur un plan typologique l'archevêque au Christ durant sa Passion – là où l'on voyait auparavant une simple association –, en relayant la question du martyr avant 1170, en adoptant enfin une posture prophétique pourtant reconnue comme dangereuse par son clan.

Plus globalement, la connaissance des usages de la Bible qui ont tant retenu l'attention des médiévistes ces dernières années connaît ici de belles avancées. Ces usages sont analytiques, cette enquête s'inscrivant dans le courant actuel montrant que l'exégèse est constitutive de la construction des discours politiques ou socio-économiques<sup>1</sup>. Ils sont également pragmatiques, l'auteur démontrant avec *māstrīa* que les effets scripturaires ne visent pas seulement à proposer une interprétation du monde mais bien à le transformer. Ils sont enfin sociaux, certaines lettres fonctionnant comme un « cadeau biblique » (p. 237) destiné à conforter des liens d'amitié ou de fidélité.

*In fine*, l'un des apports majeurs de ce livre est d'amplifier l'analyse d'Alain Boureau sur la « surabondance de l'offre normative » (juridique, politique mais aussi exégétique ou épistolaire) qui caractérise une époque moins irénique que ce que l'on a longtemps considéré<sup>2</sup>. La suréminence du recours à l'*auctoritas* des Écritures dans le camp Becket témoigne par contraste d'une redéfinition progressive et concurrentielle des autorités, entraînant indirectement nombre de négociations et de conflits. Elle est aussi un chant du cygne, celui d'une grande flexibilité dans le choix des autorités, la Bible pouvant encore incarner *de facto* dans le troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle la source suprême en tous domaines, au-delà de la simple affirmation de bon droit. C'est ainsi que l'étude nous semble apporter une pierre de plus à la proposition de Philippe Buc qui situait au cours de cette longue fin de Moyen Âge le glissement d'une rationalité religieuse vers une rationalité politique<sup>3</sup>.

AMELIE DE LAS HERAS

---

<sup>1</sup> Voir par exemple Sumi SHIMAHARA, *Haymon d'Auxerre, exégète carolingien*, Turnhout, Brepols, 2013 et Emmanuel BAIN, *Église, richesse et pauvreté dans l'Occident médiéval. L'exégèse des Évangiles aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Turnhout, Brepols, 2014.

<sup>2</sup> - Alain BOUREAU, *La loi du royaume. Les moines, le droit et la construction de la nation anglaise, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Les Belles lettres, 2004, p. 276, cité p. 476 ; voir aussi : Thomas N. BISSON, *La crise du XII<sup>e</sup> siècle. Pouvoir et seigneurie à l'aube du gouvernement européen*, trad. par B. Bonne, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

<sup>3</sup> - Philippe BUC, « Exégèse et pensée politique : Radulphus Niger (vers 1190) et Nicolas de Lyre (vers 1330) », in J. BLANCHARD (dir.), *Représentation, pouvoir et royauté à la fin du Moyen Âge*, Paris, Picard, 1995, p. 145-161.